

Renaud Camus

# Aguets

*Journal 1988*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*Vendredi 1<sup>er</sup> janvier 1988, 4 heures.* Que la vie est un roman, sans doute ; mais c'est un roman "moderne", où les intrigues se chevauchent, se perdent, se retrouvent éventuellement, et n'atteignent leur résolution, toujours provisoire, qu'au moment où toutes sortes d'histoires à la traverse ont fait accroire au malheureux lecteur, au vivant dérouté, que tel fil du récit, qu'il a peut-être oublié, s'était définitivement rompu. Or, pas du tout : le voici qui reparaît dans la trame, quand on attendait, désespérément peut-être, une tout autre résurgence...

Cette nuit, donc, *El Malagueno* ; il dort encore, à côté. Personne ne pourra nous reprocher, à lui ni à moi, d'avoir exagérément brusqué les choses...

La fête au café mexicain, où je me suis rendu sitôt célébré l'an neuf avec les amis, n'est pas allée, bien sûr, sans les travestis de rigueur, ni sans leurs approximatifs play-back. À ce propos, et des bas résille dans le public, des soutiens-gorge et des boas, et de tous les noms et adjectifs féminins qui gracieusement volettent entre moustachus et ginettes (il y a beaucoup de doubles appartenances), je ne puis faire état que d'une surprise renouvelée, et d'une indifférence qu'entame seul un vague dégoût. En

revanche, c'est bel et bien la fureur la plus haineuse, horrible, qui pensa me faire me ruer, au Manhattan, vers quatre heures du matin, sur l'un au moins de quatre quadragénaires bourgeois et seiziémistes, arrivés en groupe, élégants et vulgaires, parlant fort des présents et des lieux comme si n'étaient parquées là que des espèces incapables de les entendre, ou bien des humanités dont les opinions, les sentiments, les susceptibilités, ne sauraient valoir qu'on envisageât un seul instant de les prendre en considération : les beaux messieurs n'aimaient pas ce qu'ils voyaient, et regrettaient bruyamment de s'être laissés entraîner dans pareils et sinistres, disaient-ils, mauvais lieux : « Ça fait vieux Sida, disait l'un. – Oui, c'est une boîte globalement positive », renchérisait un autre avec esprit. Et tandis que je note ces deux phrases, maintenant, remonte en moi, prudente mais fraîche et joyeuse comme au matin des batailles, la même impérieuse pulsion de donner du poing. À grand mal lui ai-je résisté hier...

Christophe, le tendre Lillois, rencontré vers cinq heures du matin, m'a confié qu'il était « un peu maso ». je m'intéresserais plus facilement, parmi les autres tendances dont il m'a fait l'aveu, à son goût marqué des uniformes. Il m'a proposé de venir me voir en treillis militaire, « mais sans les rangers », a-t-il précisé dans un grand et méritoire scrupule d'honnêteté, car ils manquent encore à sa panoplie. Très volontiers; cependant il a semblé un peu déçu d'apprendre que je n'avais, moi, nulle tunique ou vareuse à revêtir pour la symétrie...

J. et moi parlions de Sade, à la Coupole, à midi. « Personne ne me fera croire que Sade est un grand écrivain », disait-il sans s'embarrasser de précautions. Loin de moi l'intention de me lancer dans cette entreprise. Mes sentiments sur la question sont provisoirement assez neutres. Quand j'étais jeune homme, dans les milieux barthésiens, le culte de Sade allait sans dire. je n'y ai jamais sacrifié, retenu par l'indifférence à ce que raconte le mar-

quis en général, et souvent par le dégoût. Michel Zeraffa, pour son cours sur les formes romanesques, nous avait fait lire les textes de Sade sur le roman, qui m'avaient paru parfaitement imbéciles, sans que j'eusse alors l'indépendance d'esprit de formuler, ne fût-ce que pour moi-même, j'en ai bien peur, cette opinion ; il n'est guère que les écrits de Mao Tsé-toung sur la littérature qui m'aient jamais paru d'une stupidité mieux trempée. Ceux-là, qui étaient absolument incriticables vers 1970, sont abandonnés aujourd'hui à tous les reniements ; tandis que la gloire de Sade n'est en rien ternie, bien au contraire, par les marches et contre-marches de la mode et de la pensée.

Il n'y a que Pasolini qui ait vu Sade comme je le vois. Barthes trouvait sa lecture "naïve". J. avait vu *Salo* à la Pagode, dont à était sorti écœuré. Pour ma part, je n'aurai jamais le courage d'affronter ce film de nouveau, mais il m'avait semblé tout à fait admirable. Et la prose de Sade ne m'avait jamais paru plus belle que lue par les tragédiennes italiennes, en italien. Sur les vertus de Sade prosateur, je n'ai pas de conviction très arrêtée, mais seulement un préjugé plutôt favorable, qu'il faudrait confronter à des lectures nouvelles.

L'évidence est toujours la même, en tout cas : qu'il ne faut faire confiance à personne, et surtout pas à l'époque, au consensus partiel ou général, au ce-qui-va-sans-dire, pour se forger des opinions ; et qu'il faut être prêt à les réviser toujours.

Flatters, dont les idées connaissent une accélération frénétique, ces temps-ci, disait hier, non sans quelque provocation plaisante à mon endroit, je suppose, mais avec un certain degré de sérieux, néanmoins, que Dubuffet, tout compte fait, était sans doute un plus grand peintre que Twombly ! La terre ne s'est pas fendue pour engloutir ce blasphème avec son blasphémateur, même. Dubuffet est probablement un très grand artiste, en effet, mais je pourrais dire de lui ce que Masson, d'après Jean, dit de

Mondrian et de beaucoup d'autres : « Je ne suis pas concerné... » tandis que tout m'enchantait chez Twombly.

J. s'étonne que lui et moi, qui avons à peu près les mêmes opinions sur la peinture jusqu'à Matisse et Picasso, divergions radicalement sur tout ce qui suit. Il reprend avec insistance, ces jours-ci, une mienne expression du *Matin* sur le "ventre mou" en art, *as opposed* au *tough*. Il dit représenter le "ventre mou", s'en targue, et persévère dans sa défense de Rebeyrolle, de son cher Cottavoz, de Nam, de Lesieur, de l'affreux Gaston-Louis Roux, tellement "dérivatif" que c'en semble une mauvaise plaisanterie, de Mathieu et même de Gruber. Gruber, ah ! Non ! Pas Gruber tout de même !

\*

J'ai relu *Les Nouvelles Impressions d'Afrique*, récemment, pour une émission sur Roussel. Mais le mélange de l'imbécile et du génial, là, s'opère selon une formule si bizarre que se forger de nettes convictions, encore une fois, est tout à fait impossible. La matière du discours, le sens, les images, sont constamment stupides, tout modelés qu'ils sont par les stéréotypes les plus vulgaires du temps, les préjugés les plus bas, la culture des petits journaux. La construction du texte est incomparable d'audace et, semble-t-il, d'intuition de ce que sont réellement l'écriture, la lecture, les vrais mouvements de l'œil et de l'esprit. Pourtant la sottise tend à l'emporter, je crois, serait-ce seulement grâce au voisinage de *L'Âme de Victor Hugo*, intéressant document psychologique, peut-être, mais inepte poème, dont rien ne vient racher, pour le coup, la criante nullité.

*Samedi 2 janvier, 2 heures et demie.* Le Malagueno dort encore et de nouveau, à côté. Il exagère, tout de même. Bientôt quarante-huit heures que nous ne nous sommes pratiquement pas quittés, et nous n'avons pas échangé cinquante mots, dont quarante-huit au moins étaient les miens. Carlos le Colombien, décidément très sympathique, dit de lui, son ami, belle litote : « C'est un gros dormeur. » *Quite* (sauf qu'il doit peser cinquante kilos). Tant de sommeil n'est-il pas toujours un mauvais signe, quant à "l'âme" ? Dans ces proportions-là, ce semble impliquer une telle incuriosité pour le monde, si peu d'ardeur à vivre ! Bel accord sexuel entre nous, cependant, bien rare, et combien précieux : comme R., comme moi, ce C. jouit dans le simple face-à-face, corps contre corps, sexe contre sexe, jambes emmêlées, sans besoin d'y mettre la main, si j'ose dire. Enchanté, je n'ai aucun mal à le rejoindre. Cependant, je dois vérifier, de la main tout de même, qu'il s'est bien répandu entre nos ventres, tant c'est de sa part une silencieuse affaire, tandis que je ne puis m'empêcher, moi, de faire un tumulte de tous les diables.